

Pour l'évidence des subjectivités: "Anse à Foleur" au centre du monde

Evelyne Trouillot

“La plus petite larme d’un peuple a valeur d’éternité”,¹ c’est le poète qui le dit. Les blessures qui jalonnent l’histoire des peuples ont en effet une curieuse façon de refaire surface traînant avec elles des zones bourbeuses, sources de conflits, de détresses et d’inégalités. Pour moi, le mode idéal de vie serait l’organisation du monde de manière à éliminer les larmes des peuples de la terre. La souveraineté des peuples en vue du bonheur collectif.

En ce sens, la Latinité qui se voudrait un renouvellement constant de l’humanisme dans un monde en mouvement, ne peut que s’intéresser à la question de l’inscription de la démocratie dans la société moderne. Une

société où les bouleversements apparents cachent trop souvent le maintien du statu quo ou son renforcement.

Les tumultes récents dans les démocraties consacrées, qu'il s'agisse d'attaques externes résultant de l'ingérence dans les affaires des autres nations, ou de troubles internes liés aux problèmes de gestion de déplacement des populations — du 11 septembre aux crises des banlieues parisiennes —, ces tumultes mettent en évidence le malaise des démocraties occidentales. De leur côté, des pays jugés sous-développés ou en voie de développement doivent affronter les difficultés de gestion des besoins existentiels de leurs populations tout en satisfaisant aux exigences de la mise en place d'un système démocratique!

L'évolution de la démocratie, profondément liée aux questions de civilisation et d'interactions des cultures, s'inscrit donc au cœur des réflexions autour de la Latinité, suscitant des questionnements autour de termes et de concepts qui ont depuis quelque temps envahi notre espace intellectuel et imaginaire. Par exemple, il est devenu banal de parler d'isolement insulaire, d'enfermement, de marge, de périphérie et de centre. Ces mots et expressions sont venus subrepticement avec leur part de réalités et de perceptions. Constructions intellectuelles surgies de réalités économiques imposantes, de contraintes géopolitiques qui se veulent de plus en plus incontournables. Ainsi, les termes centre et marge, périphérie, Sud, Nord, ont revêtu des nouvelles définitions, presque in-

contestables, voulant obnubiler les définitions premières et occulter les relations de pouvoir et les conditions économiques qui leur ont donné naissance.

En ce sens, le traitement auquel sont soumises les littératures produites dans les zones ou pays en marge de l'Occident constitue un exemple significatif du commerce inégal entre le centre et la périphérie. Par exemple, la littérature de la Caraïbe ou de toute autre région ou pays du monde classé hors ou en dessous des normes économiques et sociales mondiales, se sent parfois obligée de se définir et de se situer en fonction de ces perceptions. Cette nécessité de se situer qui n'est presque jamais le souci de celui ou celle qui écrit dudit centre, opprime l'écrivain qui s'y prête, rétrécit son imaginaire et le renvoie à une dépendance encore plus accrue. Tel cet écrivain qui, pour des fins commerciales ou de facilité, réduit son pays à des scènes exotiques pour correspondre à l'image qu'en fait le centre. Ou cet auteur égalant sa valeur en fonction de la réception que fait le centre à ses publications. Être placé dans la marge peut se refléter à travers cet éditeur réclamant des textes “différents”, témoins d'un éloignement thématique presque imposé, exotisme libérateur et dont ledit centre se nourrit. Être dans la marge peut se traduire par des textes de critiques voulant à tout prix réunir tous les textes écrits par des femmes sous le même label, ou vouloir commencer la carrière des écrivains par leurs publications dans un pays du centre, ignorant toutes celles du pays d'origine,

comme si elles ne revêtaient aucune signification. Lorsqu'un écrivain issu de cette marge arrive par ses textes et/ou par un concours de circonstances à percer les barrières et à s'imposer au centre, il devient souvent un élément déclencheur, est perçu comme celui ou celle qui attire l'attention sur les autres, la marge se retrouvant soudain en plein centre. Récupération facile ou pénible. Le temps d'un vedettariat, d'un prix littéraire qui sera géré de manière différente selon la personnalité, l'idéologie de l'écrivain concerné.

La fameuse question de Spivak “Can the subaltern speak?” si elle garde son élan provocateur et subversif, doit aussi nous amener à nous en poser d'autres: Les “subalternes” acceptent-ils tous de se définir à partir du seul critère de domination par rapport à l'Autre? Se regroupent-ils tous ainsi au-delà d'autres paramètres qui pourraient les opposer? À partir de quel lieu “les subalternes” doivent-ils se faire entendre? Autrement dit, les “subjectivités émergentes” seraient-elles réduites à exister seulement lorsqu'un quelconque centre les découvre ou les déclare soudain dignes d'intérêt? Dans tous les cas, la question initiale de Spivak a évoqué et évoque encore un mouvement instinctif d'assentiment tant il est vrai que c'est souvent la voix du plus fort qui domine.

Car parler de Centre renvoie à des zones de pouvoir: pouvoir économique, politique, social, linguistique, sexuel. Pouvoir idéologique. Face à l'hégémonie étasunienne, la Latinité ne devient-elle pas aujourd'hui une

“identité impériale subalterne” comme l'a dit Walter D. Mignolo lors du colloque de 2004 en Haïti? Au fait, l'historique du terme traduit la complexité teintée d'ironie des rapports mondiaux. La Latinité qui a pendant long-temps réuni les symboles d'un système imposant ses valeurs au monde est devenu un barrage face à l'invasion brutale d'une vision uniformisante du monde.

De même, si je prends le terme de francophonie, l'évolution de ce concept illustre bien celle des rapports de pouvoir mondiaux. Au-delà d'un souci de défense et de protection de la langue française et d'un regroupement des locuteurs de ladite langue, il faut se rappeler que la francophonie ne peut se dissocier de l'histoire de la colonisation et de ses conséquences. Dépendance culturelle et linguistique. Ce concept qui jusqu'aux années 60 ne se voulait qu'une simple désignation géographique s'est transformé en une prise de position politique. Est-ce une coïncidence que ce soit au lendemain des indépendances africaines, alors que l'émergence de voix nouvelles parlant et écrivant en français pouvait constituer un contre-pied à l'établissement de la puissance des Etats-Unis sur le monde? Il n'est pas nécessaire de revenir ici sur toutes les déclarations officielles et semi-officielles de chefs de gouvernement, de personnalités politiques, d'écrivains et artistes autour de la francophonie. Ce qui importe, c'est de remarquer que la francophonie est devenue une affaire importante ayant droit à sa propre journée internationale. Des organismes en sont nés, s'occupant de re-

grouper des gouvernements et des États, de réunir des universités et centres d'enseignement, de créer divers prix littéraires, de musique, etc. Est-ce un souci de récupération, un besoin de reconnaissance des œuvres produites hors de l'hexagone, du centre? Les pays tels Haïti, les territoires d'outre mer tels la Martinique, la Guadeloupe ou la Guyane par exemple, les nombreux pays africains, anciennes colonies françaises ou belges, se retrouvent tous englobés sous le label francophone. Tant il est vrai que la marge peut aussi servir à rassembler des catégories variées dont le seul dénominateur commun et déterminant est leur non appartenance au centre.

Pays francophone, littérature francophone ou littéraire d'expression française *en marge* mais diversifiée et si riche qu'elle prend de plus en plus de place. Qu'importe! Certaines librairies françaises persistent à marquer la différence et les rayons l'affichent: littérature française, littérature francophone. Différence de fait? Différence entachée de rapports inégaux et biaisés? Symptomatique des problèmes soulevés par ce concept de francophonie, terme de plus en plus controversé. De plus en plus d'écrivains, de critiques littéraires, de spécialistes des choses littéraires questionnent la tentative hégémonique de la France par rapport aux écrivains de langue française, cette tendance qui voudrait mettre sur un piédestal la littérature produite à l'intérieur de l'hexagone. Comme une littérature mère qui aurait donné naissance à plusieurs embranchements et en réclamerait la suprématie. Le fait que plusieurs par-

mi les écrivains francophones soient originaires d'anciennes colonies ou de territoires appartenant ou ayant appartenu politiquement à la France, confère à cette situation des relents colonisateurs. La professeure Christiane Chauvet Achour demande si l'origine "*troublante*" de la plupart de ces écrivains n'expliquerait pas les réticences des universités françaises à les inclure dans le cursus littéraire.² Récemment un groupe de quarante-quatre écrivains du monde francophone dérangeant et tumultueux ont signé un manifeste questionnant

cette vision d'une francophonie sur laquelle une France mère des arts, des armes et des lois continuait de dispenser ses lumières, en bienfaitrice universelle, soucieuse d'apporter la civilisation aux peuples vivant dans les ténèbres?"³

Ce qu'il est intéressant pour moi de relever dans ce manifeste, au-delà des prises de position pour une renaissance du roman et de la fiction, c'est la dénonciation nécessaire et opportune d'une attitude condescendante qui perdure. Cependant, comme pour la question de Spivak, on peut aussi se demander: Pourquoi ce manifeste a-t-il paru en France? Quel impact réel a t-il eu dans les pays d'origine des écrivains francophones qui l'ont signé? Autrement dit, lorsque la *marge* se réveille et proteste, accorde t-elle plus d'importance au *centre* et à ses réactions qu'aux mouvements internes des zones marginalisées? Mouvements qui pourraient nourrir cette révolte et la porter plus loin. Bien entendu, des questions économiques importantes liées aux conditions du livre, aux

réseaux de distribution et de diffusion, aux besoins légitimes de l'artiste, du producteur d'idées ou de fiction, de se faire connaître, poussent les producteurs culturels à se tourner vers les *centres* pour le maximum de reconnaissance. Même leur dénonciation reflète ce souci. Pourtant, comme le manifeste le dit lui-même, il faudrait reléguer “le centre au milieu d’autres centres”⁴.

Il est intéressant de noter brièvement les dynamiques spécifiques aux autres littératures des sociétés issues de la colonisation. Le regroupement des pays hispanophones et la proximité des Etats-Unis expliquent t-ils à eux seuls le fait que les écrivains hispanophones des pays du Sud paraissent moins attachés à l'ancienne métropole? D'ailleurs, des pôles latino-américains semblent partager les hautes sphères culturelles avec l'Espagne et d'autres pays européens. Quant aux écrivains anglophones issus de la colonisation, si l'utilisation de l'anglais leur permet de fait d'être immédiatement accessibles au marché nord-américain, et que la critique anglo-saxonne paraît plus ouverte aux littératures dites périphériques, le traitement marginal qui leur est fait se traduit de manière éloquente dans l'expression “littérature du *Commonwealth*”. Une appellation qui rappelle d'un peu trop près les visées de l'empire britannique.

La littérature, comme nous le voyons, n'échappe pas aux questions de pouvoir. Les termes centre, périphérie prennent des définitions variées selon le lieu où l'on se place. Le sexe, les caractéristiques ethniques ou raciales,

les catégories sociales et linguistiques peuvent délimiter la marge et renvoyer l'écrivain à un univers précis.

La mondialisation se présente souvent comme une tentative de rationalisation économique et de standardisation culturelle. Cette globalisation culturelle qui se diffuse à haut débit et impose ses façons de faire et sa vision du monde, se voudrait presque synonyme d'universalité. Une universalité qui se voudrait abstraite mais renferme des contenus biens précis: des valeurs occidentales, une Histoire vue d'un point de vue particulier, un mode de vie et des religions établies, un regard sur le monde qui vient du lieu des pouvoirs économiques et politiques mondiaux. Cette universalité, comme tout autre, est loin d'être abstraite. Elle obéit à des règles implicites qui surgissent souvent lorsque d'autres horizons, d'autres univers sont mis en exergue. L'intellectuel ou l'artiste pris dans le piège de cette universalité aspiratrice et dévorante peut parfois être tenté de justifier sa spécificité. Pourtant, comme le dit Frantz Fanon, l'universalité consiste à prendre en compte le relativisme réciproque de cultures différentes, une fois qu'on aurait inéluctablement exclu le statut colonial⁵ et j'ajouterais une fois abolies les inégalités qui teintent les relations entre le centre et la périphérie. Une fois détruite toute velléité de contrôle de l'être et du devenir des autres peuples.

Ainsi, nous constatons que le centre arrive en toute impunité à redéfinir un terme aussi fondamental que la démocratie en fonction de ses besoins d'hégémonie, de

son souci de protection quasi paranoïaque de ses frontières, de ses appétits excessifs d'accumulation de richesse et de pouvoir. Les exemples abondent où des pays du haut de leur puissance économique imposent des contenus nouveaux aux termes déjà acquis, créent des ministères aux fonctions répressives, proposent des lois avilissantes pour les immigrants, resserrent les frontières, abolissent les balises humaines.

Serait-il venu le temps de redéfinir le centre, pour les intellectuels, écrivains ou autres créateurs des pays dits du Sud (véritables David des temps modernes); l'heure de se constituer en de nouveaux espaces régionaux affrontant les lieux de pouvoir internationaux d'où partent les normes et critères, les silences et les honneurs? Créer un mouvement alter mondialiste de la littérature? Regarder autrement le monde, abolir l'idée d'un centre et adopter l'idée de plusieurs lieux, d'autant de lieux que d'écritures, autant de lieux que de paroles et de vécus.

Quelque soit le lieu, partir de soi "comme source universelle du sens" selon une formule d'Achille Mbembe.⁶ Appréhender le monde en embrassant tous ses acquis et rassembler les idées qui redonnent à l'humain sa place primordiale. Reconquérir les langues, leur part de construction à l'aventure humaine et les enrichir des combats neufs et des conquêtes encore tremblantes. Reconquérir l'imaginaire, ce foisonnement d'idées, d'images issu de nos pratiques, de nos rencontres et de nos élans; l'imaginaire demeurant l'espace le plus vulnérable, mais aussi

le plus apte à échapper aux pièges du "marché-monde" pour utiliser l'appellation de Chamoiseau et de Glissant. Préservation non pas statique et figée, mais porteuse de renouveau. Déplacer les centres. Pour moi, écrivain, c'est faire de *Anse à Foleur*, petit village au nom de rêve du Nord-ouest de mon pays, un centre. Comme New York demeure un centre pour cet enfant pauvre de Harlem menacé d'être chassé de son quartier en plein processus d'embellissement par les multinationales à des fins lucratives. Comme ce jeune de la banlieue parisienne dont le centre, ville de lumières dans tous les sens de l'Histoire, est pour lui aussi éloigné que s'il se réveillait chaque matin à Anse à Foleur ou dans n'importe quelle autre petite agglomération d'un des pays dits du Sud. Les décisions motivées par le profit et les lois du marché et qui utilisent parfois la démocratie comme artifice, peuvent sans état d'âme effacer des individus ou des lieux, escamoter ou banaliser idées et créations, reléguer des religions en arrière-plan, envenimer des existences et faire couler les larmes des peuples.

Si les donnes économiques demeurent essentielles dans la mesure où elles renforcent les rôles assignés par l'Histoire, affectent le devenir de la planète et accentuent les inégalités dans la répartition et la gestion des ressources mondiales, l'espace imaginaire peut contribuer à créer des percées libératrices, à générer d'autres visions du monde. "Je me reconnaiss un seul droit: celui d'exiger de l'autre un comportement humain." dit Frantz Fanon.

Exiger de l'autre un comportement humain et avoir soi-même un comportement humain. Ainsi, faire de Anse à Foleur, un centre, exige des tenants des pouvoirs nationaux des pratiques justes, oblige les bénéficiaires d'un système inégalitaire à manifester des velléités de partage, impose aux créateurs un regard non sectoriel. Une vision du collectif. Faire de Anse à Foleur un centre réclame l'abolition des clivages économiques, sociaux, linguistiques à l'intérieur de mon pays. Demande, avant de s'approprier la Latinité qui nous réunit ici dans le souci d'une diversité égalitaire, qu'on questionne la Latinité dont nous sommes aussi tributaires, celle qui a alimenté au cours des siècles et des appropriations qui en ont été faites, les injustices qui dépouillent l'autre de son humanité.

Être écrivain c'est porter des parcelles du monde en soi. Des parcelles de sens, des centres lumineux qui ne se réclament pas des puissances économiques multinationales ou d'une quelconque suprématie culturelle ou linguistique. Ecrivaine et haïtienne, j'adopte comme tant d'autres compatriotes deux langues comme langues d'écriture. Le créole avec sa charge subversive, son capital langagier à s'approprier et à alimenter avec respect et créativité; et le français langue conquérante historiquement, puis conquise par moi, par nous. Écrivaine et haïtienne, je revendique mes deux langues, mes deux parts d'humanité.

Être écrivain et haïtien c'est assumer toutes ses différences, absorber les contradictions et les blessures. Cel-

les que la Latinité nous a léguées, qui a porté beauté et lumière, qui a aussi consolidé les priviléges d'une minorité et contribué à garder la majorité dans l'obscurité la plus dégradante. Être écrivain c'est se lancer dans la quête du sens sans avoir peur du risque de retrouver sur son chemin des vérités qui font mal. C'est tenir dans sa main Anse à Foleur et y retrouver le monde. Le centre ainsi devenu, non pas parce qu'il est reconnu comme un lieu déterminé par des pouvoirs économiques et politiques, mais parce qu'il porte en soi l'humanité. Le centre ainsi devenu parce que lieu choisi par l'écrivain pour écrire. De ce lieu il ira où il voudra, où l'écriture, seule norme à respecter, l'emportera. Alors, peut-être que le poète aura réalisé son rêve fou, son grand désir de confondre les langues, les terres et les amours.⁷

NOTES

1. René Philoctète, *Poèmes des îles qui marchent*, Actes Sud, 2005.
2. Christiane Chalet-Achour, in *Convergences francophones*, p. 29.
3. "Manifeste littérature-monde", 2007, in *Le monde des livres*, 14 mars 2007 — <http://www.etonnats-voyageurs.com>.
4. *Idem*.
5. Frantz Fanon, in "Racisme et culture".
6. Achille Mbembe, in *Cahiers francophones*, p. 25.
7. René Philoctète, *Poèmes des îles qui marchent*, Actes Sud, p. 76.

RÉFÉRENCES

- CAHIERS DU CENTRE DE RECHERCHE*, 6, *Textes et francophonies* (2007).
Université de Cergy-Pontoise Pour une pensée postcoloniale,
mai.

- CONVERGENCES FRANCOPHONES* (2006). Université de Cergy-Pontoise, Centre de recherches textes et francophonies.
- FANON, Frantz (1964). “Racisme et Culture”, texte d’un exposé au premier Congrès des écrivains et artistes noirs à Paris, septembre 1956. In: *Pour la révolution africaine, Ecrits politiques*. Paris, La Découverte, Poche.
- PHILOCTÈTE, René (2003). *Poèmes des îles qui marchent*. Actes Sud.